

Vassel

Le Juif tunisien.

1907

Nd 605



12 330/XI.07. Hommage de l'auteur.
EUSÈBE VASSEL

N° de 605

LE JUIF TUNISIEN

Prix : QUINZE Centimes



PARIS

Aux Bureaux de la *Revue Indigène*

34, rue Truffaut

—
1907



LEHRBUCH DER
MATHEMATIK





LE JUIF TUNISIEN

(Extrait de la Revue Indigène, n° 15, du 30 juillet 1907)

La Revue Indigène ayant bien voulu me prier de parler à ses lecteurs des Juifs tunisiens, qu'on ne connaît guère en France, et dont j'étudie sur place depuis nombre d'années le dialecte, la mentalité et les usages, il me paraît nécessaire, pour l'intelligence des détails dans lesquels je compte entrer plus tard, de présenter d'abord au public de la métropole cette intéressante race dans un tableautin d'ensemble, sobre de tons, mais d'un dessin correct. Il en résultera pour moi la faculté d'amplifier ensuite tel ou tel point sans m'astreindre à un ordre déterminé et sans me répéter à tout propos.

Je vais, en conséquence, exposer succinctement *ce que fut autrefois le Juif tunisien, ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il pourra devenir avec le temps.*

I

La venue des premiers immigrants juifs dans la contrée appelée actuellement Tunisie remonte sans doute à une antiquité reculée, mais il ne nous est parvenu sur ce point aucune donnée certaine. Ce que nous savons, c'est qu'un Juif de Carthage, au III^e siècle avant Jésus-Christ, faisait usage d'un sceau, ce qui dénote une position sociale passablement élevée ; qu'aux environs du début de notre ère, la colonie juive de Libye avait assez d'autorité pour que sa voix arrivât jusqu'à Auguste en personne ; que lors du sac de Jérusalem par Titus, en l'an 70, beaucoup de ses habitants furent déportés dans la Province d'Afrique ; qu'à Carthage, les Juifs avaient un cimetière spécial d'une étendue considérable ; qu'ils possédaient des synagogues en d'autres localités ; que vers l'an 200, le proconsul devait intervenir pour modérer leur ardeur de propagande religieuse.

Plusieurs savants juifs de Carthage étaient connus au-dehors à la fin du III^e siècle.

Quand le christianisme triompha (IV^e siècle), les Juifs africains, qui s'étaient faits les auxiliaires des persécuteurs, furent persécutés à leur tour. Ils semblent n'avoir eu quelque répit, jusqu'aux temps modernes, que sous les rois vandales (429-534), et de l'avènement des Aghlabites à l'invasion hilalienne (800-1036).

On assure que leurs nomades, remuants et belliqueux, combattirent contre Bélisaire aux côtés de Gélimer (534) et prirent ensuite parti dans les guerres locales jusque vers la fin du VIII^e siècle.



De nouveaux contingents étaient venus d'Orient en 669 et en 696, à la suite des hordes arabes ; beaucoup se fixèrent à Kairouan, fondée en 670, et y furent sans doute rejoints par leurs frères de Carthage à la ruine définitive de la malheureuse ville (698).

Les médecins, mathématiciens et controversistes juifs de Kairouan étaient fameux au x^e siècle : le pillage de la cité par les terribles Hilal d'Égypte (1056) vint inopinément et brutalement éteindre cet éclat.

Durant quatre siècles, les Juifs de Tunisie végètent obscurément, sans cesse traqués, brutalisés, pressurés, convertis de force, massacrés ; dès 1165, le grand écrivain Maïmonide les déclare « plus ignorants que le reste des hommes » : c'est qu'en effet, une vie misérable et précaire est incompatible avec le savoir.

En 1391 et 1492, nouveaux apports de réfugiés venant d'Espagne ; ces éléments policés apportent la Renaissance. Tunis fournit des érudits au xvi^e siècle, et au xviii^e, les écrivains israélites l'appellent communément « la grande ville de savants et d'auteurs ». A vrai dire, cette science tant prônée se réduisait à la casuistique et à la décevante *cabale*.

Les Juifs de Tunisie, malgré les progrès de l'Europe, furent traités en parias jusqu'au milieu du siècle dernier ; ils doivent leur émancipation à la France, qui l'ébaucha sous Louis-Philippe et y mit la dernière main en 1837. Aussi ont-ils accueilli avec joie, en 1881, notre occupation de la Régence et n'ont-ils jamais, depuis, donné d'ennuis sérieux au Gouvernement du Protectorat.

II

Les Juifs tunisiens ont la taille petite, mais bien prise, les épaules un peu hautes, les traits réguliers et souvent fins, les yeux beaux et expressifs ; leurs cheveux sont noirs, leur teint celui des Européens méridionaux : pourtant on voit parmi eux des blonds, des roux et même des albinos. La femme est très sujette à un embonpoint précoce et excessif.

Doués d'une intelligence vive, d'une mémoire heureuse, d'une faculté d'assimilation remarquable, ils ont de plus beaucoup d'amour-propre, ce qui est une qualité ou un défaut précieux : mais bien que les mâles (les mâles seulement) sussent lire en hébreu, l'ignorance est profonde et générale, sauf très rares exceptions, chez ceux qui avaient dépassé l'enfance à notre arrivée ; aussi les superstitions les plus bizarres ont-elles cours.

On évalue le nombre des Juifs tunisiens à 150.000 (soit le douzième de la population de la Régence) mais ce chiffre s'accroît rapidement par la natalité et par l'immigration. Sauf quelques groupes infimes de l'intérieur, dont deux ou trois restent nomades et ne diffèrent des Bédouins que par le culte, tous sont fixés dans les villes et les bourgades et y forment une sorte de petite bourgeoisie ; Tunis

en compte 43.000 à elle seule. Ils sont sujets du bey comme les Musulmans, mais ne font point de service militaire et ne songent pas à se plaindre de cette exception. Pour le statut personnel, autrement dit pour les affaires familiales, mariages, successions, tutelles, etc., ils ne relèvent que de leurs propres tribunaux.

L'organisation de la famille est chez eux toute patriarcale ; le chef y a une autorité étendue ; le cadet obéit à l'aîné, la sœur au frère, la veuve au plus âgé des fils. On marie encore souvent les jeunes gens sans leur aveu et sans qu'ils se connaissent, l'affaire se traitant par courtiers ; cependant, les unions consanguines sont fréquentes. Passé un certain âge, le célibat est une honte, mais quoique la polygamie lui soit licite, le Juif ne prend qu'une femme ; les enfants sont nombreux. Marié et père, le fils continue d'habiter avec ses parents ; tout ce monde vit dans une hygiène déplorable, se nourrissant mal, entassé en des logements étroits et défectueux : aussi les scrofules et le rachitisme ne sont-ils point rares.

L'homme gagne sa vie de très bonne heure, il est entreprenant et actif ; mais moins laborieux qu'industriel, il fuit les professions pénibles ou grossières ; vous le verrez tailleur, bijoutier, commerçant, jamais cocher, ni forgeron, ni pêcheur ; depuis quelques années, il délaisse de plus en plus les métiers manuels, et le nombre augmente chaque jour de ceux qui vivent d'expédients. Trop souvent, il pratique l'usure, *légale en Tunisie*, et ruine l'imprévoyant Arabe, sans en avoir, hélas ! le monopole.

La femme ne sort guère seule tant qu'elle est jeune et travaille rarement au dehors ; détail caractéristique, ce sont les hommes et les enfants qui vont aux provisions et qui tiennent boutique.

Le bien-être va croissant depuis notre présence, toutefois les grosses fortunes sont rares et il y a bien vingt mille pauvres, dont sept mille infirmes ; mais nul ne meurt de faim. Il règne, en effet, une admirable solidarité, dont les principales manifestations sont la caisse de bienfaisance, alimentée par divers impôts volontaires, et l'hôpital israélite.

Pacifique et même craintif, serviable, affable, enjoué, mais flanqué de femmes bruyantes, curieuses, désordonnées et sans gêne, chargé d'enfants qui crient et se querellent, qu'on surveille peu et qu'on n'élève pas, le Juif est la terreur des propriétaires et des voisins.

Il s'adonne rarement à l'ivrognerie et ne fournit jamais de malfaiteurs dangereux, mais on le redoute en affaires : non qu'il ne soit aussi souvent honnête homme que le Français, mais parce que sa probité est parfois d'une essence moins raffinée et que la banqueroute est beaucoup trop une de ses opérations commerciales.

Ses mœurs sont assez bonnes pour l'Orient, ce qui ne veut pas dire très pures. La prostitution n'est point rare et ne soulève pas à beaucoup près la même réprobation qu'en Europe ; il s'en faut de

peu, sauf pour l'élite, qu'elle ne soit une profession comme une autre. Du reste, au point de vue religieux, elle n'est interdite qu'à la femme mariée : la jeune fille est « mattresse de son corps », et si elle n'en abuse pas plus souvent, c'est, d'une part, qu'on la surveille étroitement à partir de la puberté, de l'autre, qu'elle n'ignore aucun des inconvénients *matériels* de la chute.

Mais sachons hautement gré au Juif tunisien de ne point être pire, car la servitude, dont il sort à peine, est comme l'anarchie un abominable instrument de dégradation.

A notre contact, le Juif évolue rapidement, adoptant volontiers nos usages sans discerner ceux qui sont bons de ceux qui le sont moins. Ses enfants fréquentent nos écoles en grand nombre ; le jeune homme qui naguère eût été rabbin se fait ingénieur, médecin, avocat surtout : les filles mêmes, à qui l'on n'enseignait qu'à broder, obtiennent le certificat d'études, parfois les deux brevets.

Une portion notable de la jeunesse s'habille à l'européenne, affecte de parler français, lit nos journaux et nos romans sans choix ou en choisissant mal, fréquente nos théâtres et nos cafés-concerts, publie même en français depuis peu un organe politique. Malheureusement, il ne suffit pas toujours d'apprendre notre langue pour acquérir instantanément les idées et les sentiments français, et ce n'est point en quelques années qu'une race entière s'affranchit du pli qu'elle a mis des siècles à prendre.

III

Néanmoins, à considérer les progrès des Juifs tunisiens depuis vingt-cinq ans, il est permis de prévoir une époque — séparée de nous par plusieurs générations — où il n'y aura plus d'objections à conférer la qualité de Français à ceux qui ne l'auront pas encore obtenue individuellement par leurs mérites. D'autant que d'ici là, par une fâcheuse loi naturelle, les Français d'Afrique, noyés dans une majorité de mentalité orientale, se seront modifiés de leur côté, faisant quelque chemin en sens inverse.

Actuellement, les Juifs tunisiens représentent une force encore un peu aveugle, qui a besoin d'être éduquée et dirigée pour le bien de la Tunisie française.

Eusèbe VASSEL,

*Ancien Président de l'Institut de Carthage,
ancien membre de la Chambre consultative d'Agriculture
de Tunisie.*

Maxula-Radès, juillet 1907.

Thouars, Imprimerie Nouvelle





DU MÊME AUTEUR :

La Littérature populaire des Israélites tunisiens, avec un essai ethnographique et archéologique sur leurs superstitions. Ouvrage honoré d'une médaille à l'Exposition Coloniale de Marseille. — Paris, 1905-1907. Un volume in-8° en quatre fascicules.

Sur un fragment de dédicace punique. — Tunis, 1907. Brochure in-8°.

Cinq stèles puniques. — Sousse, 1907. Brochure in-8°.

D: Ad 605

ULB Halle

3/1

000 883 999



